

MON LION

— Sentimental —

ROMAN

MON LION

Ambre SCOTTO

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-248-2

Chapitre 1

365 jours. Ça fait 2920 clients. Soit 8 clients par nuit. 2920 fois, elle s'était fait prendre par des inconnus. Un vieux, à la retraite, qui passa son temps à se tripoter en déblatérant des « grosse chienne » à son égard. Ceux-là au moins étaient faciles, ne demandaient pas grand effort, et payaient gros. Un autre, plus jeune, charmant, dont le regard menaçant la fusillait de violence, et qui, après avoir joui sur elle, lui avait jeté ses billets sur le lit, l'air de dégoût. 2820 simulations. Plus de dix mille insultes agressives, pas même excitantes, 504 tentatives de viol, 302 menaces de mort si elle osait refuser de se faire cracher sur le visage ou dans la bouche, et quelques centaines de coups si elle disait ne rien faire sans préservatif.

Peut-être une centaine d'orgasmes aussi.

Et des anxiolytiques. Depuis plusieurs années. Peut-être depuis toujours.

Mais, c'était son métier. Et si elle avait choisi de vendre son corps plutôt que de servir des verres en terrasse, ce n'était pas sans raison.

La première fois qu'elle avait reçu 500 euros pour une simple passe, elle avait compris le cercle infernal dans lequel elle venait de s'engouffrer. Un enfer dont elle n'était pas près de sortir. Elle se l'était pourtant juré : *« Un an ; un an, le temps de ramasser assez d'argent pour payer un loyer à Paris, et me sentir libre de prendre des cours de théâtre. Un an, pas un seul de plus »*. Et pendant un an, elle avait entendu des clients se déculpabiliser sur elle. *« Tu dois kiffer »* ; *« C'est pas du viol, c'est ton métier, hein ? »* ; *« T'es bien contente d'être payée pour ton beau cul, cochonne. T'aimes ça, hein ? T'aimes ça défroquer les mecs, mettre ta main sous la ceinture, prendre mon sexe dur et te le foutre dans la bouche, hein ? »* *« Tu te fais pas assez sauter chez toi, poupée ? T'as l'air d'une mal-baisée »*. Un an seulement.

Un an était passé. Puis deux. Puis trois. Ses rêves de conquérir la Capitale s'étaient échappés de ses mains. Après avoir obtenu un premier refus, elle s'était réinscrite chaque année au concours d'entrée du Conservatoire d'Art Dramatique de Paris, sans jamais plus se présenter devant le jury. Trois années après sa première nuit au Cabaret Bleu, elle se réinscrivit. Encore.

« C'est maintenant ou jamais ».

Trois ans plus tard dans la soirée, dans sa chambre à elle, on entend toujours la voix du travail. Le chant simulé, l'étreinte des corps faussée par l'absence d'Éros, et la dernière plainte, dans une exultation d'un « oui » commun. Son énième et ultime client de la journée venait de finir dans sa bouche. Une heure plus tôt, c'était un autre qui terminait dans sa main. Madame Giselle avait décidé que ce serait le dernier de la soirée. Elle vivait dans cette chambre

d'arrière-scène, qui n'avait de cabaret que le nom. Madame l'avait prise sous son aile, lorsqu'elle avait vu, un an auparavant, ce petit être écœurant de lumière et de douceur, à la chevelure de feu, frapper à sa porte.

La jeune fille n'avait que 18 ans lorsqu'elle franchit la gorge de ce vieux bordel de Marseille. Un sentiment de nausée la gagna, alors qu'elle traversait les allées de tables et de chaises pas encore remplies. Elles attendaient dans une impatience furieuse, la déferlante de mâles assoiffés de femelles et d'alcool. Au milieu s'élevait une scène qui le soir s'emplissait de danseuses faussement couvertes. Les maigres guenilles de tissus cachaient parfois un téton ou un nombril. Des chaînes étreignaient leurs corps asservis. Bercées par les flots lumineux des projecteurs, elles attendaient leur heure de gloire. La jeune fille voyait s'offrir les coulisses de ce qui deviendrait sa maison. Les murs étaient bleus, les lumières d'hôpital éclairaient le bar et les verres encore vides. Les barres de pole dance se méprisaient entre elles, défiant leurs rivales qui espéraient le poisson qui viendrait mordre à l'hameçon.

Madame Giselle avait vu les yeux grands et ébahis de sa future danseuse, se poser avec curiosité en tous coins de la pièce. Elle la conduisit jusqu'à son bureau, qui se trouvait à côté des loges, derrière la scène, au calme et dans la tranquillité propice à l'entretien d'embauche. Le tableau ne cessait de se dessiner sous son regard, tout aussi bleu que les murs du cabaret. Elle distinguait des traits de couleurs, pour chaque photo accrochée aux parois de l'office. Les photographies étaient toujours les mêmes : on y voyait Madame Giselle, souriante et costumée de plumes et de paillettes, au bras

d'un homme. Seuls l'emplacement et les couleurs des plumes et paillettes différaient, ainsi que l'homme à son bras, qui la tenait comme un trophée pour lequel il aurait travaillé toute sa vie. À cela s'ajoutaient des costumes mis en scène, sur des porte-vêtements, retraçant les jeunes années de la patronne. Aujourd'hui, elle ne gardait que les rides de ses années de scène, le corps encore parfait d'une sportive, les pieds arqués d'une ancienne meneuse de revues. À la quête d'un nouveau succès, elle n'avait rien trouvé d'autre que du proxénétisme caché, ainsi que le botox trop voyant de ses pommettes de jeunesse.

Elle fit asseoir la future recrue à son bureau, dans un voltaire qui sentait bon l'ancienneté, le vieux, et craquait bruyamment sous le poids et les contorsions des corps mal assis en quête d'une position plus confortable. Sans attendre que la jeune fille ouvre la bouche, elle imposa le ton :

— S'tu veux travailler ici, va falloir apprendre à ouvrir ta bouche demoiselle, et à bien savoir t'en servir.

— Oui, madame.

— Qu'est-ce que tu fous ici, trésor ? On a besoin de filles sexy et séduisantes, séductrices.

Des bonnes grosses poulettes, prêtes à faire plaisir à de gros poulets. Pas de timides et gringalettes petites biches en ton genre. J'en donne pas deux minutes de toi ici. J'en ai vu d'autres, des comme toi. Elles tiennent pas. Pas chez moi.

— Non, attendez ! Je... — elle hésitait à dire ce qui l'amenait réellement ici — je veux être actrice.

— C'est pas dans un bordel que t'apprendras le métier. Sauf si t'as besoin du rôle d'une pute.

Mais la jeune fille l'interrompit brusquement. Elle ne réfléchissait plus et les mots sortaient seuls de sa bouche. Elle expliqua qu'elle voulait monter à Paris, et qu'elle avait besoin d'argent pour payer sa future vie parisienne, ainsi que quelques mois de plus pour préparer les concours des grandes écoles de théâtre. Il lui paraissait ingénieux de faire de la danse dans ce bordel, et disait qu'elle était prête à accomplir le sale boulot.

— Tu feras pas que de la danse, petite. T'es peut-être toute frêle, mais t'as des hanches et un gros cul. Va falloir apprendre à le faire bouger. Ça va beaucoup leur plaire. Mais si t'es trop sainte-nitouche, ça les excitera une heure au max. Je trouverai de quoi te remplacer.

— Je ne suis plus vierge, ajouta-t-elle, en dernier argument, comme si elle n'avait pas écouté les propos de sa future patronne.

Sa détermination soudaine et son extrême sincérité plurent à la femme rincée qu'était Madame. Elle vit en elle une jeune fleur prête à éclore, qui n'attendait que le signal des rayons du soleil pour entamer le processus.

— OK. Je te donne une chance. Sois fauve. Bouffe-les toutes, si tu veux réussir. Pour nager parmi les requins, faut en être un. Maintenant, arrête de chouiner. Va falloir changer ce nom ridicule

que tes parents t'ont infligée, demoiselle. Les Anne-Sophie, Marie-Chantal et compagnie, c'est pas chez moi.

— Rubie. Appelez-moi Rubie.

— OK Rubie. T'auras la 114. C'est aussi ton lieu de travail. Baises et nettoie. J'veux pas de capotes qui traînent. Bien sûr, tu commences ce soir.

— Ce soir ? Mais je n'ai encore jamais...

— La ferme. Pas de caprice sous mon toit. Me donne pas tort de t'avoir laissé une chance. T'en n'auras pas deux. Ce soir, tu dances.

Elle sortit du cabaret les jambes flageolantes. Elle se précipita dans la petite ruelle qui ramenait les passants vers le port, et s'engouffra dans le premier bar qu'elle trouva d'ouvert. L'ambiance y était particulière : un jeune barman faisait virevolter les shakers, passants d'une main à l'autre, tout en discutant avec les clients qui dégustaient ses cocktails qui paraissaient délicieux. Il lui rappelait la jeune serveuse qu'elle était quelques semaines plus tôt. Elle aussi s'amusait à faire voltiger les verres, travaillant jusqu'à l'aube pour découvrir toujours un découvert de deux cents euros par mois. Un jour, il avait fallu que cela cesse. Elle se demanda s'il en serait de même pour ce garçon au sourire triste. Rubie resta quelques instants figée sur les mouvements du garçon, perdue dans ses pensées qui commençaient de plus en plus à craindre le soir. La jeune femme sortit un livre rose de sa poche et se mit à le feuilleter, sans doute pour se concentrer sur autre chose. Le bar se remplissait de plus en plus, ce qui signifiait que l'heure tournait, et que bientôt, il faudrait